

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 39

Artikel: Petites chroniques valaisannes : 516-1515 : [suite]
Autor: Duruz-Solandieu, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210689>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

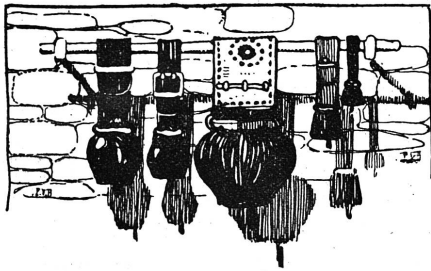
Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 26 septembre 1914 : Petites chroniques valaisannes, 516-515 (A. Duruz-Solandieu). — Le Drapeau (A. R.). — Les Vosges. — Lo reloudzo (J. L.). — Service d'ami (M.-E. T.).



PETITES CHRONIQUES VALAISANNES

516-515

par A. DURUZ-SOLANDIEU. — Un élégant volume in-16, avec 33 vignettes inédites. Broché 3 fr. — Chez A. Julien, éditeur, à Genève, et tous les libraires de la Suisse romande. — Imprimerie Pache-Varidel et Bron.

Henri IV, à travers le Mont-Jou¹.

II

On était au fort de la descente sur Saint-Rémy; dans le fond, tout embrumé, on distinguait la petite ville d'Aoste, ressemblant à un vol de corbeaux arrêtés dans la neige, dans une vallée qui paraissait gelée et sans vie.

Soudain, l'empereur poussa un cri effrayant : « Némorin, au secours ! sans toi la reine est perdue ! »

Et les yeux dilatés du monarque voyaient avec horreur le ballot de la souveraine glisser rapidement par les pentes raides, vers des abîmes vertigineux.

— Par saint Théodule ! je la sauverai ! cria Némorin, et, prompt comme le chamois qui, au moment où la flèche du chasseur va l'atteindre, enjambe le précipice, Némorin, appuyé sur son gros bâton ferré, se lance à la piste du traîneau contenant l'impératrice de Germanie.

En quelques secondes, il l'atteignit, au moment où il allait disparaître dans un gouffre.

Ce fut un cri unanime de frayeur, puis de triomphe et d'enthousiasme. La reine était sauvée, et, en quelques enjambées, le Lion-de-la-Vallée était de retour, déposant le précieux ballot au pied du royal époux.

— Hourra ! honneur à toi, jeune homme courageux ! exclama l'empereur, ta belle action ne restera pas sans récompense, tu ne me quitteras plus, désormais, et un jour je te ferai chevalier.

Némorin ne répondit rien, mais il devint subitement songeur et triste.

On arrivait, enfin, sains et saufs, à Saint-Rémy.

La royale caravane allait gagner Aoste et Turin, puis Rome, puis Canossa, où le pape Grégoire VII se trouvait en ce moment, et où Henri IV allait faire sa soumission.

A Saint-Rémy, on fit halte. L'empereur paya largement les guides qui l'avaient escorté et les congédia.

Il ne garda auprès de lui que Némorin, qu'il voulait attacher tout à fait à son service, et, en raison des éminents services qu'il en avait reçus, l'emmena à sa cour.

Némorin avait le cœur gros, en voyant partir ses compatriotes, qui allaient reprendre le chemin du Saint-Bernard et de Bourg-Saint-Pierre.

La nostalgie s'emparait de son âme, et il allait s'en ouvrir à l'empereur, quand la belle dame du Coquimpey lui jeta un coup d'œil qui l'arrêta net. Puis, le voyant interdit, elle lui fit un si gracieux sourire que le montagnard se sentit trembler comme la feuille et ne put dire mot.

Le soir arriva. On logea dans une hôtellerie où l'on banquetta jusque tard dans la nuit, et où l'on fêta grandement le « Lion-de-la-Vallée », à qui l'on devait l'heureuse issue de la traversée.

Puis, tous les bruits cessèrent, toutes les lumières s'éteignirent, tout le monde s'endormit, le corps las et la tête chaude.

Némorin, lui, ne dormit pas. Accoudé à sa fenêtre, il regardait tristement les cimes blanches des Alpes valaisannes projetant de grandes taches livides dans l'immense voile de la nuit.

Tout à coup, sous sa fenêtre, située à quelques pieds du sol, une ombre passa, qui murmura : « Némorin ! Némorin ! »

Le jeune guide n'en crut ni ses yeux ni ses oreilles ; il était sans doute le jouet de quelque hallucination due peut-être aux vapeurs du vin d'Asti, dont il avait fait la veille, avec ses compagnons, d'assez copieuses libations.

Mais l'ombre était toujours là, et la voix répéta : « Némorin ! de grâce, descendez, j'ai à vous parler. »

Cette fois, il n'y avait plus d'erreur ; c'était bien elle, la dame du Coquimpey, dont les yeux noirs avaient brillé comme des escarboucles dans un visage tout emmitoufflé.

Némorin eut un frisson qui le secoua de la plante des pieds à la pointe des cheveux, son cœur battit à rompre sa poitrine, et, machinalement, comme mû par un ressort, il endossa son sac, prit son bâton et enjamba la fenêtre.

Tremblant, il tomba aux genoux de la belle étrangère en lui disant : — Noble dame, que me voulez-vous ?

— Un grand service, brave montagnard. Vous m'avez sauvé de la mort, dans les rochers du Mont-Jou, et je viens vous demander de m'arracher à un plus grand péril encore !

— Je ne connais pas de plus grand péril que la mort ! répondit Némorin.

— Le péril de l'honneur est encore plus grand,

objecta la belle dame. Eloignons-nous de cette hôtellerie, et suivez-moi, je vous en conjure, je vais aussitôt vous dire de quoi il s'agit.

Les deux voyageurs sortirent du village et se dirigèrent vers le pied de la montagne.

La jeune dame, se sentant écartée de tout danger, confia son secret à Némorin.

— C'est Dieu qui vous a conduit, lui dit-elle, pour nous guider à travers les précipices du Mont-Jou, où nous serions tous restés, sans vous. Soyez sûr que j'en garde au cœur une profonde reconnaissance. Mais je cours un danger bien plus grand que celui dont vous m'avez sauvée là-haut. Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, nourrit à mon égard de coupables desseins que je ne puis vous dire, mais auquel mon honneur me commande de me soustraire. J'ai pu échapper, jusqu'ici, à ses funestes tentatives, mais je sens que ce long voyage lui fournira l'occasion de chercher, par toutes sortes de subterfuges, à atteindre son but. Une seule chance de salut s'offre à moi, la fuite, et je viens vous demander si, en vous chargeant de ma personne, nous pourrions compter arriver rapidement au Saint-Bernard.

Némorin sentit soudain grandir en lui la force et le courage. Se savoir l'instrument de Dieu dans une cause juste, prendre sous sa protection une frêle créature arrachée aux entreprises inavouées d'un empereur, mener par la main et porter sur son dos la belle étrangère aux yeux de velours noir, c'en était assez pour décupler sa force et centupler son courage.

— J'accepte, noble dame, de faire tout ce que je puis pour vous sauver, mais il fait froid, la nuit est noire, et la lune n'a pas encore paru sur le Mont-Velan ; sans elle il ne faut pas songer à partir.

Le montagnard avait à peine parlé que, dans la nue sombre, une large écharnerie blanche se dessina et que l'astre des nuits apparut dans toute sa pure clarté, baignant d'une lumière discrète, toute la vallée et les montagnes environnantes.

— C'est Dieu qui nous protège, partons ! dit Némorin.

Et les deux fugitifs reprirent, incontinent le chemin du Valais.

Raconter l'odyssée de ces deux créatures à travers les mille dangers de la grimpe, serait chose difficile. Nul ne saura jamais ce que l'obscur héros de Bourg-Saint-Pierre dut déployer de courage, de force et d'endurance, pour transporter sur son robuste dos, de Saint-Rémy au Mont-Jou, le corps transi et fluet de la belle étrangère.

Plus d'une fois les forces faillirent l'abandonner et le froid les envelopper tous deux d'un même linceul.

Le courage héroïque, la volonté tenace, l'énergie du désespoir triomphèrent de tout, et, le lendemain, dans la matinée, les fugitifs arrivaient à l'hospice, à demi morts de froid, de fatigue et de faim.

Les moines, en revoyant les deux voyageurs qu'ils avaient hébergés la veille, poussèrent un

¹ Mons Jovis, Mont de Jupiter, le Mont St-Bernard. Certains historiens écrivent Joux.

cri d'étonnement; ils eurent peur de quelque catastrophe et firent de grands signes de croix.

Mais quand ils eurent appris la vérité de la bouche de Némorin, leur étonnement devint de la stupeur et de l'admiration. Ils entrèrent aussitôt en prières et entonnèrent une hymne d'actions de grâces.

L'aventure, heureusement, n'eut pas de suite tragique. Némorin rentra tranquillement à Bourg-Saint-Pierre, et la noble dame en Allemagne, après s'être mutuellement promis de ne jamais s'oublier.

Ils tinrent parole.

Un jour du printemps qui suivit, Némorin vit arriver à Bourg-Saint-Pierre un fringant cavalier qui lui remit une superbe bourse remplie d'or, de la part de la jeune dame qu'il avait sauvée au Mont-Jou et qui, aujourd'hui, était son épouse.

Némorin remercia beaucoup le jeune seigneur et, tout naïvement, lui remit un bouquet de fleurs des montagnes, pour celle dont la douce image ne le quitterait qu'au tombeau.

Quant à l'empereur, il continua son voyage, sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé; de vagues soupçons hantèrent bien son esprit, mais comme il ne se sentait pas sans reproche, il préféra n'en pas parler.

D'ailleurs, il n'avait pas de temps à perdre, l'orage grondait sur sa tête, il savait qu'il jouait sa couronne, et, quelques jours plus tard, devant le pape Grégoire VII, il faisait, à Canossa, cette amende honorable qui assurait une fois de plus le triomphe de l'Eglise et qui est restée fameuse dans l'histoire.

A. DURUZ-SOLANDIEU.

LE DRAPEAU

As-tu vu flotter dans le vent,
Une fois en ta vie,
La bannière que si souvent
Nos pères ont suivie?
En voyant ton drapeau, dis-moi,
As-tu senti grandir en toi
L'amour de la patrie?
Emblème de nos libertés,
Du droit, de la justice,
Il crie à nos cœurs exaltés:
Courage et sacrifice!
Ecoute cette grande voix,
Et, sans crainte, marche où tu vois
L'étendard de la Suisse!
Il dit le passé glorieux
Et les luttes épiques;
Il dit les hauts faits des aïeux
Aux âmes héroïques.
Ce fier drapeau porte en ses plis,
L'honneur d'un peuple et d'un pays,
Les gloires helvétiques!
A ceux à qui le sort fatal
Fit une vie errante,
Et qui, loin du pays natal
Voient sa croix éclatante,
Le drapeau de la nation
Apporte encore la vision
De la patrie absente.
A lui sont liés tous les cœurs
Par d'invisibles chaînes,
A voir flotter ses deux couleurs
Qui n'oublirait ses haines.
Il dit: Enfants, souvenez-vous?...
Et c'est lui que nous suivrons tous
Dans les luttes prochaines.
Regarde flotter dans les airs
La bannière chérie,
Celle qu'en nos jours de revers
Les pères ont suivie,
Et, qu'à la voir, grandisse en toi,
Avec le courage et la foi,
L'amour de la Patrie!

A. R.

LES VOSGES

DEPUIS deux mois bientôt se livrent dans les Vosges des combats presque journaliers, menus épisodes de la guerre effroyable où est plongée l'Europe. Les Vosges sont faites pour avoir les sympathies des Suisses. Massif de montagnettes couvertes de forêts, coupées de ravins souvent profondément encaissés où miroitent de jolis lacs et où prennent leurs sources de nombreux ruisselets et torrents, elles sont en quelque sorte une petite Suisse entre la France et la vallée du Rhin. Ainsi que notre pays, elles offrent une grande variété, non seulement dans les paysages, mais encore dans les types de leurs habitants et dans leur parler, où se mêlent d'une façon si curieuse les divers patois romans et germaniques. Du côté du Haut-Bar, on dit un *ségare* pour un scieur, et l'on ne jette pas dans l'âtre une bûche de bois, mais une *ételle*, vieux mot qui est au reste du très bon français et qu'on retrouve dans le patois vaudois (*étalle*).

Il y a dans les romans d'Erckmann-Chatrion des pages charmantes sur les Vosges. Le morceau qui suit est extrait d'*Une Nuit dans les bois*. C'est le chroniqueur et archéologue Bernard Hertzog qui parle:

« Quand on a eu le bonheur de naître dans Les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables? C'est ici que combattirent jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, de Dagsberg, de Leiningen, de Fénétrange, ces géants bardés de fer! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du moyen âge, entre les aînés de l'Eglise et de Saint-Empire. Qu'est-ce que nos guerres, auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard par les yeux du casque? Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité! Mais nos jeunes gens veulent du nouveau; ils ne se contentent plus de leur pays; ils font des tours d'Allemagne, des tours de France... Que sais-je? Ils abandonnent les études sérieuses pour le commerce, les arts, l'industrie, comme s'il n'y avait pas eu jadis du commerce, de l'industrie et des arts, et bien plus curieux, bien plus instructifs que de nos jours: voyez la ligue anséatique, voyez les marines de Venise, de Gênes et du Levant, voyez les manufactures des Flandres, les arts de Florence, de Rome, d'Anvers! Mais non, tout est mis à l'écart, on se glorifie de son ignorance, et l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace. Franchement, tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages qui délaissent une bonne et honnête femme pour courir après des laiderons. »

Veut-on se faire quelque idée d'un site des Vosges? Voici comment, dans *Maitre Daniel Rock*, Erckmann-Chatrion décrivent Felsenborg tel qu'il était en 1840:

« A cette époque, ni le canal ni le chemin de fer ne troublaient le silence des grands bois de leurs sifflements aigus, de leurs cris de halage, du roulement formidable de leurs convois. Le village, avec ses larges toitures de chaume, ses hangars, ses étables, sa petite église effilée dans l'air, ses arbres fruitiers au feuillage touffu, qui moutonnaient les uns par dessus les autres jusqu'à mi-côte, où commencent les bruyères; la Zorn écumeuse qui suit en zig-zag toutes les sinuosités de la montagne à perte de vue; les

¹ Bernard Hertzog ne connaissait pas les mines sous-marines, ni les bombes que font choir les aviateurs, ni les obus de 42 centimètres et autres merveilleux engins de destruction inventés par l'humanité moderne, si fière de sa civilisation.

gras pâturages où se baignent jusqu'au poitrail, dans les hautes herbes, les grands bœufs, les vaches, les génisses, levant leur large tête crépue et mugissant du fond de leur poitrail d'une voix lente et mélancolique, tout cela s'épanouissait comme une fraîche idylle dans la vallée bleuâtre. Felsenborg n'était pas alors à dix heures de Paris par la grande vitesse, mais bien à cinq ou six siècles. On y parlait une langue primitive, pleine de vieux mots et de tournures allemandes; on y chantait d'antiques complaintes, si douces, si mélancoliques, que les larmes vous en venaient aux yeux et qu'on se prenait à songer aux minnesingers, aux belles châtelaines, aux chevaliers et aux misères du pauvre peuple dépeuplé, houspillé, saccagé et pendu par les Tavadins, les Brabançons, les Bourguignons et autres héros du moyen âge. Le sarrau de toile grise et le gros bonnet de laine crépelue à longues oreilles, du temps de Henri l'Oiseleur, y restaient à la mode, ainsi que les coiffes en galette et les robes à taille haute qui se transmettaient de la mère à la fille, avec les breloques d'or et les ustensiles du ménage.

La seule littérature de l'endroit consistait dans le *Messageur boiteux* de Strasbourg, et les seuls produits de l'art, dans le *Juif errant* et le *Saint-Michel* de Montbéliard.

Tout cela, nous l'avons vu dans notre enfance, et parfois, en y rêvant, il nous semble avoir vécu sous Frédéric Barberousse, alors que le comté de Felsenborg faisait partie de l'Empire germanique. »

LO RELOUDZO

(Patois de Moudon.)

JEAN-PHILIPPE, derbouni dâo veladzou, étâi on bon villiôu de soixante et coquiè z'années que n'étâi pas conteint de son soo dein c'ti bas mondou.

L'est verè que l'avâi onna fenna que lou fourtemassivè adî; on arâi djurâ que l'irè lou diabbliio.

Et n'est pas tot. Djan-Philippe avâi on croûie reloudzo qu'allâ tot dé gouingoué. L'avâi bin tsertsi à lo rabistocâ li-mimo, avoué sa remala dé coufi; mâ n'avâi pas réussâ. Lou reloudzo ne voliâi pllicca martsî et s'arrîta.

— Tè bourla po onna poison dé reloudzo! sè dese Djan.

Tot parâi, apri avâi bin djura et inradzi, se décida à porta son reloudzo à Davi à Philidore que l'étâi on fin rologeu. Dé vei lou né, Djan-Philippe se met in route avoué san relodzou dézo son brè. Tantia que fallia passa on riô chu onna plliantsetta m'n'individu trabetzè et sè fo dein lo riô avoué son reloudzo. Fasâi dâ vîdzances dâo diabbliio po poâi ressailli; mâ pas fotu, l'allâvé adî mé prévon; l'avâi dè l'idhiè tanqu'â la guierguetta. Aloo sè met à criâ adî séco.

Pé bounheu dou valets qu'allavant verounâ ai felhiè passivan perquîè.

— Kouète cein? criè ion dâi valets.

— Lé mè, Djan-Philippe et mon reloudzo. Aô secoo!

— Tiè fédè vo quie?

— Ne fè pas grand pussa, su tchâi dein lo riô. Veni vitè mé raveinta, sè vo plliè!

Le dou valets lou raveintiront avoué son reloudzo et lou meniront adî cabaret po lou chetzi et bâir' on coup.

Ye front veni Davi à Philidore que rise comteint on veni dè l'affèrè.

Mâ, po sè chetzi, lè falliu bairè tant dè novi que la borsa à Djan iô l'âi iavâi onna piça tota naôvé; fe bintout asse plliete que n'a punèsè, quand reintra à l'hotè.

Ma fai, la senanna d'apri, quand volliu reveni queri son reloudzo, Davi à Philidore l'ai de:

— Du que voutro reloudzo a età dein l'idhiè, l'est fotu. Lo bou a gonclliâ, lè cordè san pour